

**LAODAMIE, REINE
D'ÉPIRE.
TRAGÉDIE.**

Catherine BERNARD (1663?-1712)

1688

Texte établi par Paul FIEVRE, avril 2019

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Avril 2019

**LAODAMIE, REINE
D'ÉPIRE.
TRAGÉDIE.**

Par Mademoiselle BERNARD.

1688. Avec approbation et Privilège du Roi.

ACTEURS.

LAODAMIE, Reine d'Épire.

NÉRÉE, sa soeur.

GELON, Prince de Sicile.

SOSTRATE, Prince d'Épire.

PHENIX, Ministre d'État.

MILON, Confident de Sostrate.

ARGIRE, Confidente de la Reine.

PHÈDRE, Confidente de la Princesse.

La scène est à Buthrote, Capitale d'Épire.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

La Reine, La Princesse, Argire.

LA REINE.

Allez, ma soeur, allez, laissez-moi ma tristesse,
En vain à l'adoucir votre amitié s'empresse.
À de si tendres soins je sais ce que je dois ;
Mais il n'est que des pleurs et des malheurs pour moi.

LA PRINCESSE.

5 Madame, vous voyez le bonheur de vos armes,
La victoire pour vous peut-elle être sans charmes ?
Celle que maintenant on vient de remporter
Ne peut-elle du moins un moment vous flatter ?
Ces chants qui dans ce jour font retentir l'Épire,
10 Condamnent les chagrins dont votre âme soupire.
Qui pourrait plus que vous voir ses vœux satisfaits ?

LA REINE.

Il est vrai : mais le sort par ses tristes bienfaits
Hâte l'instant fatal au reste de ma vie ,
Où sous de dures lois je dois être asservie.
15 Attale qui revient en superbe vainqueur,
Va presser un hymen où s'oppose mon coeur ;
J'y souscris cependant, et mon sceptre demande
Que le bras d'un époux l'appuie et le défende, .
Les fiers AÉtoliens à ma perte animés,
20 Tiennent depuis longtemps tous nos peuples armés ;
Il fait leur opposer une puissance égale :
Mon père m'ordonna le triste hymen d'Attale.
Prince de Péonie, allié des Romains,
Il crut qu'il maintiendrait le sceptre dans mes mains :
25 Et si je n'obéis, moi-même je m'attire
Des ennemis nouveaux qui menacent l'Épire.
Je m'immole, et mon coeur peut-il ne sentir pas
Ses malheurs attachés au bien de mes États ?

LA PRINCESSE.

30 Si l'ordre souverain du feu Roi notre père,
Si des raisons d'État, la contrainte sévère,
Ne vous permettent pas de prendre un autre époux,

Madame, ce devoir va devenir plus doux.
Maintenant que ce Prince est couvert de la gloire
Que sur l'AÉtolien lui donne la victoire,
35 Daignez envisager que de si grands exploits
Auraient pu mériter l'honneur de votre choix.

LA REINE.

Hé bien ! S'il a rendu son nom si redoutable,
Je le verrai plus fier, et non pas plus aimable,
Me demander ma main avec plus de hauteur,
40 Sans avoir mieux trouvé le chemin de mon coeur.
Cette férocité qui règne en son courage,
Son génie inquiet et toujours plein d'ombrage,
Révoltent contre lui ce coeur infortuné,
Qu'à vivre sous ses lois le Ciel a condamné.
45 Et n'avez-vous pas vu quel penchant le domine ?
Le Prince de Sicile à qui je vous destine,
Déjà par mille exploits redoutable et fameux,
Prêtait trop de secours à nos destins heureux.
Attale, que blessait sa haute renommée,
50 N'a pu voir plus longtemps ce rival dans l'armée ;
Et pour lui dérober des triomphes certains,
Il nous l'a renvoyé sous des prétextes vains.
Quel indigne motif quelle extrême injustice !
Et qu'avec lui l'hymen doit m'être un dur supplice !

LA PRINCESSE.

55 Madame, que je sens ce que vous endurez !
Que je plains vos malheurs !

LA REINE.

Ah ! Vous les ignorez.
Votre coeur jusqu'ici n'a que l'expérience
D'un amour mutuel heureux dès sa naissance,
Que rien n'a traversé, qui ne peut à vos voeux
60 Offrir qu'un avenir encore plus heureux.
D'un bonheur si charmant remplie et possédée,
Comment de mes malheurs prendriez-vous l'idée ?

LA PRINCESSE.

Un des plus forts liens qui m'attachent à vous,
C'est ce même bonheur si tranquille et si doux.
65 Je tiens de vous, Madame, il m'en souvient sans cesse,
Le Prince de Sicile et toute sa tendresse.
Gelon encor guerrier et sans attachement,
Est par votre heureux choix devenu mon amant.
Vos ordres de son coeur m'envoyèrent l'hommage ;
70 L'amour bientôt, l'amour acheva votre ouvrage,
Il serra ces doux noeuds commencés par vos soins.
Mais, Madame, mon coeur ne vous en doit pas moins ;
Et ma tendre amitié pour vous se fortifie,
Plus cet amour répand de charmes sur ma vie.

LA REINE.

75 Goutez, ma soeur, goûtez ces charmes innocents,
Et n'éprouvez jamais les ennuis que je sens;

Un si triste entretien vous contraint et vous gêne ;
Laissez-moi me livrer au chagrin qui m'entraîne :
Cette mélancolie a trop peu de rapport
80 Aux charmantes douceurs qui comblent votre sort.
Allez, délivrez-vous...

LA PRINCESSE.

Madame, quelle injure...

LA REINE.

Non, de votre amitié, ma soeur, je suis trop sûre ;
Mais je sens malgré moi redoubler mes ennuis,
Il faut de la retraite en l'état où je suis.

SCÈNE II.

La Reine, Argire.

ARGIRE.

85 Quoi ! D'une soeur aimée avec tant de tendresse,
Madame, en ce moment la présence vous blesse ?

LA REINE.

Te l'avouerai-je, hélas ! Mais que puis-je cacher,
Quand je vois mes malheurs de leur comble approcher ?
Apprends donc à quels maux je vais être livrée,
90 Tu sais quelle amitié m'unit avec Nérée ;
Mais, Dieux ! Bientôt Gelon épouse cette soeur,
Et Gelon en secret est maître de mon coeur,
Par le dernier traité d'Alexandre mon père,
Le triste hymen d'Attale est pour moi nécessaire,
95 Il faut exécuter ses ordres absolus,
Mille raisons d'État m'en pressent encor plus.
Ma couronne est tremblante, et mon peuple est rebelle.
Déjà trop fatigué d'une guerre cruelle,
Si j'attire sur lui de nouveaux ennemis,
100 Des rebelles sujets se croiront tout permis.
Par l'intérêt d'un trône où je suis enchaînée
Il faut que je subisse un cruel hyménée ;
Mais mon coeur se révolte, et sans cesse combat,
Et les ordres d'un père, et la raison d'État.
105 Hélas, Argire, hélas, que nous serions heureuses
S'il fallait que toujours ces flammes dangereuses,
Pour naître dans nos coeurs, attendissent du moins
D'un amant empressé les ardeurs et les soins !
Mais quouvent un penchant qui domine en notre âme,
110 Prévient ce qui devrait allumer notre flamme,
S'entretient de soi-même, et nous engage plus
Que les plus tendres soins qu'on nous aurait rendus,
Tel est l'amour forcé qui vers Gelon m'entraîne :
Rien ne flatta jamais cette secrète peine ;
115 Je le voyais pourtant n'engager point sa foi,
Ses hommages encor pouvaient tourner vers moi.
Mon âme, malgré moi, d'une manière avide
Saisissait un espoir si faux, si peu solide ;

Et d'une vaine erreur le charme éblouissant
120 Formait à mes devoirs un obstacle puissant.
Pour m'ôter cette erreur trop chère à ma foi blesse,
Je pris soin d'engager Gelon à la Princesse.
Combien m'en coûta-t-il ! À quels combats livré, |
Combien mon triste coeur se vit-il déchiré !
125 Quels efforts ! Je croyais à moi-même sévère,
Que l'on guérit l'amour quand on le désespère,
Mes soins pour l'engager eurent trop de succès,
Ma rivale en jouit. Hélas à quel excès
Est allé cet amour qui me doit sa naissance !
130 Il n'en fallait pas tant pour m'ôter l'espérance,
Inutile secours pour ma faible raison,
Je croyais de leurs feux tirer ma guérison,
Et de chagrins jaloux je me trouve saisie !
Quel remède à l'amour ! Ciel ! Que la jalousie....

ARGIRE.

135 Peut-être viendra-t-il enfin à vous guérir ;
Quand l'amour de Gelon aura su vous aigrir.
Mais, Madame, c'est lui que vous voyez paraître.

SCÈNE III.

Gelon, La Reine, Argire.

GELON.

Vous savez quel amour vos ordres ont fait naître,
Madame ; et ces beaux feux par vous autorisés,
140 Dans leur empressement pouvant être excusés
Mes voeux à la Princesse ont su ne pas déplaire,
Faut-il que sans obstacle un hymen se diffère ?
Faut-il que mon bonheur ?...

LA REINE.

Il n'est pas incertain,
Prince, Attale revient, et je lui dois ma main
145 J'ai dessein qu'en ces lieux une même journée
Brille avec plus d'éclat par un double hyménée ;
Et pour le peu de temps qu'il faudra différer,
Sans doute votre amour n'en doit pas murmurer,

GELON.

Madame, souffrez donc qu'ici je vous expose
150 De mes empressements une secrète cause.
S'il faut du Prince Attale attendre le retour,
Je crains de le trouver contraire à mon amour !
Il va s'asseoir au trône où le Ciel vous fit naître ;
Et parles sentiments qu'il m'a trop fait paraître,
155 Je ne me flatte pas que prêt à se voir Roi,
Sa plus tendre amitié doive tomber sur moi.
Aux voeux que j'ai formés s'il entreprend de nuire,
Par combien de détours pourra-t-il se conduire !
Que de moyens secrets saura-t-il pratiquer !
160 Ah, Ciel ! Si mon bonheur venait à me manquer,

Quel repentir suivrait la faute inexcusable,
D'avoir si mal usé d'un temps si favorable.

LA REINE.

Prince, vous comptez donc qu'Attale revenu,
Je cesse de jouir du rang que j'ai tenu,
165 Qu'il ne me reste plus ni crédit ni puissance ?

GELON.

Madame, d'un amant souffrez la défiance,
Il s'alarme sans peine ; et plus un bien est doux,
Plus il nous semble prêt à s'échapper de nous.
Entrez dans ma faiblesse, approuvez-la de grâce ;
170 Mon amour croit toujours qu'Attale le menace ;
Mais n'eussai-je pas lieu de craindre son retour,
Deux ou trois jours plutôt n'est-ce rien pour l'amour ?
Que n'en connaissez-vous la force souveraine,
Que n'avez-vous senti le charme qui m'entraîne.
175 Mais du moins un amour qui déjà vous doit tant,
A quelque droit d'attendre...

LA REINE.

Hé bien, soyez content.
Prince, à demain l'hymen ou votre coeur aspire.

GELON.

Ah, quel remerciement pourrait jamais suffire !

LA REINE.

Il n'en est pas besoin ; allez avec ma soeur,
180 Prince, de vos destins partager la douceur.

SCÈNE IV.
La Reine, Argire.

LA REINE.

Ah ! Qu'il l'épouse, Argire, et qu'un prompt hyménée
Éteigne pour jamais ma flamme infortunée :
Qu'il l'épouse. Pourquoi voulais-je différer
Ce qu'avec tant de soin j'avais su préparer,
185 Ce qui seul peut briser des liens trop funestes ?

ARGIRE.

Oui, de l'Amour par là vous éteindrez les restes ;
Madame, vous avez trop longtemps combattu,
Pour ne pas faire enfin triompher la vertu.

LA REINE.

Elle triomphera, j'ai trop été blessée,
190 Quand il m'a laissé voir une ardeur insensée ;
Un fol empressement, un soupçon mal fondé.
Je l'abandonne aux feux dont il est possédé,

L'ingrat n'a point connu que son impatience
Paraissait à mon coeur une mortelle offense ;
195 Il n'a pas seulement pris soins de démêler
Les secrets sentiments qui me faisaient parler.

ARGIRE.

Quoi ! Le voudriez-vous ? Votre âme trop éprise
À la Princesse, à lui sans cesse se déguise ?

LA REINE.

Il est vrai, ni mes yeux, ni ma bouche, jamais
200 De cet amour forcé ne découvrent les traits.
Je sais bien m'imposer les plus dures contraintes ;
Je voudrais cependant qu'au travers de mes feintes,
Ce secret pénétré de qui ne peut m'aimer,
M'en fit plaindre tout bas et peut-être estimer.
205 Mais d'un pareil espoir l'erreur serait extrême,
Il est trop occupé pour deviner qu'on l'aime ;
Subissons s'il se peut d'un coeur plus assuré.
L'hymen, le triste hymen qui nous est préparé,
Et ne prétendons point que l'on nous tienne compte
210 Du vertueux effort d'un feu qui se surmonte.
Ciel ! Je frémis encor du destin qui m'attend,
Attale vient, Attale approche à chaque instant,
Mais que nous veut Sostrate ? Est-il temps qu'il m'accable
D'un inutile amour qui le rend haïssable ?

SCÈNE V.

La Reine, Sostrate, Argire, Milon.

SOSTRATE.

215 Une triste nouvelle arrive dans ces lieux ?
Madame, Attale est mort.

LA REINE.

Attale est mort ! Ah Dieux !
Et sur quel fondement la nouvelle semée... ?

SOSTRATE.

Un des siens maintenant arrive de l'armée,
Attale vous venait apporter ses lauriers,
220 Et pressé de vous voir, avançait ses guerriers.
Près de la Péonie une troupe cruelle
A porté sur ce Prince une main criminelle ;
Attale a succombé, Madame, sous leurs coups,
Le Ciel en le souffrant nous marque son courroux ;
225 Tout l'État aujourd'hui sentira votre peine.

LA REINE.

Attale aurait péri ! Sa mort serait certaine ?
Quel changement soudain pour l'État et pour moi !
Allons éclaircir mieux l'avis que je reçois.

SCÈNE VI. Sostrate, Milon.

SOSTRATE.

230 C'en est fait, cher Milon, je me suis fait justice,
J'ai su mener ce coup avec tant d'artifice,
Qu'à jamais du soupçon je me mets à couvert,
Et du Trône à la fin le chemin m'est ouvert.
Tout ce qu'a pour objet le feu qui me dévore,
235 Le Trône où je prétends, la Reine que j'adore,
Attale trop heureux venait me le ravir,
Et je n'aurais osé moi-même me servir !
Non. Exempt du soupçon je jouirai d'un crime
Que la gloire et l'amour rendent trop légitime.
Profitons-en du moins, cher Milon, hâtons nous.

MILON.

240 N'en doutez point, Seigneur, la Couronne est à vous,
Le sang qui de si près vous unit à la Reine,
Promet à vos désirs la grandeur souveraine.

SOSTRATE.

La Reine m'a toujours marqué de la froideur,
Quoiqu'elle eût pour Attale une assez faible ardeur.

MILON.

245 Pouvait-elle à vos vœux être plus favorable ?
Attale était pour elle un choix indispensable.
Elle évitait vos soins trop remplis de danger,
Pour un cœur asservi qui n'osait s'engager.

SOSTRATE.

250 De ma crainte secrète il faut que je t'instruise :
Je crains qu'un autre amour dans son cœur ne me nuise.

MILON.

Un autre amour : Seigneur, jamais de cette Cour
Les yeux les plus perçants ne virent cet amour.

SOSTRATE.

J'ai les yeux plus perçants que cette Cour entière :
L'amour, l'ambition me prêtent leur lumière,
255 Non que je fois certain de ce que j'aperçois,
Je ne le sais pas tant, Milon, que je le crois :
Je le sens, et toujours une secrète haine
Marque à mon cœur l'objet préféré par la Reine.
Il me semble en un mot que Gelon est aimé ?

MILON.

260 Hé de quoi votre esprit peut-il être alarmé ?
Gelon à la Princesse offre tous ses hommages,

La Reine le permet ; de si clairs témoignage...

SOSTRATE.

La Reine à cet amour n'a point dû s'opposer
Tant qu'Attale vivant fut prêt à l'épouser ;
265 Elle a sous une longue et dure retenue
Renfermé dans son âme une ardeur inconnue.
Milon, que savons-nous si cette même mort
Que j'apprends en ce jour avec tant de transport,
N'a point encor pour elle un plus sensible charme ?
270 A-t-elle répandu seulement une larme ?
Fait entendre un soupir ? Peut-être en ce moment
Ses yeux ont vu le Trône ouvert pour son amant.
Ah ! D'un pareil espoir s'il faut qu'elle se flatte,
S'il faut qu'un autre amour me dérobe l'ingrate,
275 Mon bras à tous les deux fera plutôt fatal ;
Je n'en ai pas tant fait pour servir un rival.
Oui, plutôt immolés à ma juste colère,
Ils verront ce que c'est qu'un cœur qu'on désespère.
Je n'épargnerai rien : j'ai du cœur, des amis,
280 Des desseins de régner dès longtemps affermis,
De vrais droits sur l'Épire ; et si je n'en suis maître,
J'empêcherai qu'un autre au moins ne le puisse être.

MILON.

Ne craignez rien, Seigneur : fiez-vous à vos droits ;
Ce Prince comme vous descend t'il de nos Rois ?
285 Tandis que son aîné règne dans la Sicile,
Banni de son pays l'Épire est son asile,
Sans appui, sans soutien, étranger dans ces lieux.

SOSTRATE.

Je sais que j'ai pour moi mon rang et mes aïeux ;
On ne peut me ravir le Trône avec justice,
290 Mais je crains de Phenix l'audace et l'artifice.
Il me hait ; et craignant de se voir mon sujet,
Il pourrait de Gelon appuyer le projet.
À ce Rival d'ailleurs attaché sans réserve,
Pour son propre intérêt il faudra qu'il le serve.
295 Il verrait sous ce règne augmenter son pouvoir.
Prévenons ses efforts puisqu'on les peut prévoir.
Ce Ministre insolent estimé de la Reine,
Va servir son amour et va braver ma haine.
Agißons, cher Milon, ne nous reposons pas,
300 Et le Trône et la Reine ont pour nous trop d'appas.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

La Princesse, Phèdre.

LA PRINCESSE.

La mort d'Attale enfin n'est que trop assurée,
D'un rigoureux hymen la Reine est délivrée,
Gelon unit demain son sort avec le mien,
Mon bonheur est parfait, il n'y manque plus rien.
305 Les chagrins de ma soeur y mettaient un obstacle,
Mais pour l'en délivrer le Ciel fait un miracle :
Quoiqu'au destin d'Attale on doive de pitié,
La mienne dans mon coeur cède à mon amitié.
Que la Reine a souffert ! Qu'elle a versé de larmes !
310 Ses pleurs de mon amour troublaient les plus doux charmes.
J'ai souhaité cent fois dans le fond de mon coeur
Souffrir plutôt ses maux, et qu'elle eût mon bonheur.
Conçois-tu l'horreur d'être à l'objet de sa haine ?
Et peut-être elle aimait pour comble de sa peine.
315 Elle a trop murmuré contre un fâcheux lien,
Et l'on ne hait pas tant lorsque l'on n'aime rien.

PHÈDRE.

Qui pourrait-elle aimer ? Sostrate qui l'adore
Nous fait voir tous les jours l'ennui qui le dévore.
Un Amant que l'on aime est-il si malheureux ?
320 Non, lorsqu'on le contraint de captiver ses vœux,
Un autre caractère au moins est dans ses plaintes.

LA PRINCESSE.

L'honneur du diadème a d'étranges contraintes
La Reine a pu cacher le secret de son coeur
Sous les dehors cruels d'une fière rigueur ;
325 Et l'on rend malheureux quelquefois ce qu'on aime,
Pour mieux dissimuler ce qu'on souffre soi-même.
Mais Cineas, Iphis, à la suivre attachés,
De ses appas encor nous paraissent touchés ;
Par toute leur conduite ils le font trop comprendre ;
330 Et quoique par leur rang ils doivent peu prétendre,
Leurs vertus peuvent plaire avec un grand amour.
Nous saurons ce secret peut-être dans ce jour ;
La Reine en liberté de rompre le silence,

À ma tendre amitié doit cette confiance.
335 Peut-elle me cacher ?... Mais elle vient à nous.

SCÈNE II.

La Reine, La Princesse, Phèdre.

LA PRINCESSE.

Lorsque tout votre État tourne les yeux sur vous,
Que sachant vos chagrins, curieux, il s'applique
À voir si c'est amour ou si c'est politique ;
Permettez-vous ici, Madame, qu'une soeur
340 Cherche vos sentiments au fond de votre coeur.
Vous n'aimiez pas Attale, et sa mort vous délivre
D'un devoir que vos voeux trouvaient cruel à suivre.
Vous vous en expliquiez quelquefois avec moi.

LA REINE.

Les chagrins qu'une mort toujours traîne après soi ,
345 Le changement soudain que fait celle d'Attale,
Sa perte qui peut être à mes États fatale,
M'empêche de sentir mon coeur en liberté ;
Ce coeur est moins esclave, et non moins agité.

LA PRINCESSE.

Mais vous êtes du moins exempte de la crainte
350 De subir par l'hymen une dure contrainte.
Depuis qu'Attale est mort votre coeur est à vous ;
Et s'il pouvait avoir des sentiments trop doux,
Il doit enfin céder au penchant qui l'entraîne.
Qui vous arrêterait ? Vous êtes libre et Reine.
355 Peut-être que vos voeux sont tous pour la grandeur,
Mais si vous n'aimez pas, il vous manque un bonheur.

LA REINE.

Que n'est-il vrai, ma soeur, que je fois insensible.
Que le trône à l'amour n'est-il inaccessible.
Puisque si rarement il y peut être heureux.

LA PRINCESSE.

Il n'est plus de devoir qui contraigne vos voeux.
360 Qu'il m'est doux de penser que votre coeur soupire !
J'aime, et permettez-moi, Madame, de le dire
Cette conformité d'ardeurs, de sentiments
Fait une liaison entre tous les amants.
365 Aimez : l'Amour vous doit tout ce qu'il a de charmes,
Pour vous récompenser d'avoir versé des larmes,
Couronnez aujourd'hui votre aimable vainqueur ;
Quel plaisir de donner un sceptre avec son coeur !

LA REINE.

Il n'est pas temps encor de me trouver heureuse,
370 De ma félicité l'apparence est trompeuse :
Ma gloire et mon amour ont peine à s'accorder.

LA PRINCESSE.

Votre gloire et comment se le persuader ?

LA REINE.

Oui, ma gloire tremblante à ces combats me livre :
En la place où je suis ai-je un cœur pour le suivre ?

LA PRINCESSE.

375 Sostrate, je le vois, n'a pu se faire aimer ;
Peut-être un plus heureux aura su vous charmer ;
Et dans un moindre rang des vertus plus sublimes
Rendent pour cet amant vos soupirs légitimes,
Madame, cependant vos vœux sont combattus
380 Vous craignez que son rang n'efface ses vertus ;
Mais quel scrupule vain tient votre âme gênée ?
Pour vous tyranniser êtes-vous couronnée ?
Votre amant sur le trône y fera respecté ;
Puisqu'il a su vous plaire, il l'a trop mérité.

LA REINE.

385 Je vous en ai trop dit, mon cœur n'a pu se taire,
Mais vous ne saurez point l'objet qui m'a su plaire.
Laissons, ma soeur, laissons ce discours dangereux,
Dans l'état où je suis ne flattez point mes vœux.
Mais j'aperçois Sostrate, il faut que je l'évite.

SCÈNE III.

La Princesse, Sostrate.

SOSTRATE.

390 Je vois que pour me fuir, Madame, l'on vous quitte ;
Quand on est malheureux que l'on est importun !
Mais ne craignez-vous rien ?

LA PRINCESSE.

Quel sort nous est commun ?

SOSTRATE.

Je vous donne un avis fâcheux, mais nécessaire ;
Madame, il n'est plus temps avec vous de se taire.
395 La Reine dès longtemps m'inspira de l'amour ;
Quoique mon désespoir ait pu le mettre au jour,
Ma jalousie encor vous était inconnue ;
Il faut vous faire part du poison qui me tue,
Peut-être ferez-vous à plaindre autant que moi.
400 Le Prince Attale est mort, Madame, il faut un Roi.

LA PRINCESSE.

Seigneur, à ce discours je ne puis rien comprendre.

SOSTRATE.

La Reine obéissant aux ordres d'Alexandre,
Reçevait un époux qui n'avait pas son coeur.
Sa mort ne devrait point lui causer de douleur ;
405 Aussi par moi d'abord la nouvelle portée,
Avec peu de chagrin parut être écoutée.
Mais depuis, son esprit triste, inquiet, confus,
Nous marque des desseins formés et combattus ;
Elle a droit à son gré de donner sa Couronne,
410 Mais à ce qui paraît sa liberté l'étonne,
Son coeur à s'en servir trouve quelque embarras.

LA PRINCESSE.

Hé bien, Seigneur ?

SOSTRATE.

Peut-on ne le soupçonner pas,
Si Gelon en secret de son coeur était maître ?

LA PRINCESSE.

Elle aimerait Gelon ! Ah cela ne peut-être,
415 Je le tiens de sa main, elle me l'a donné ;
C'est par son ordre exprès que notre amour est né.

SOSTRATE.

Il n'en est pas moins sûr, Madame, qu'elle l'aime,
Et vous cherchez en vain à vous tromper vous même.

LA PRINCESSE.

Qui vous l'a donc appris ?

SOSTRATE.

Croyez-en mes fureurs ;
420 Un amant malheureux connaît tous ses malheurs.
J'ai surpris mille fois cette amante attentive
Aux charmes du Vainqueur qui la tenait captive ;
J'ai vu malgré ses soins ses yeux se déclarer,
Sa bouche l'applaudir, et son coeur soupirer.

LA PRINCESSE.

425 Hé d'où vient donc, Seigneur, que par vous découverte
Cette flamme à mes yeux ne s'est jamais offerte ?

SOSTRATE.

Ah, vous étiez aimée, et votre amant et vous
N'étiez jamais remplis que d'un bonheur si doux ;
Vous ne connaissiez point d'autres feux que les vôtres,
430 Votre amour mutuel vous cachait tous les autres ;
Contente de son coeur, vous n'alliez point chercher
Si quelqu'un en secret voulait vous l'arracher.
Il faut des yeux jaloux pour voir une rivale.

435 Moi qui suis éclairé d'une flamme fatale,
Moi qui poursuis un coeur et ne puis l'acquérir,
J'en ai cherché la cause et l'ai su découvrir.

LA PRINCESSE.

Vous devez l'avouer, cette marque est douteuse.

SOSTRATE.

Ah ! Vous en croyez trop une amitié trompeuse.
440 Vos intérêts ici, Madame, sont les miens ;
Arrêtez un captif qui rompra vos liens.
La Couronne est un bien qui fait un infidèle.
La Reine va l'offrir, courez au devant d'elle,
Je n'épargnerai rien pour servir votre amour ;
Mais prenez quelques soins, Madame, à votre tour.

SCÈNE IV.

La Princesse, Phèdre.

LA PRINCESSE.

445 Que croirai-je ? La Reine à mes yeux s'est émue :
Je n'en ai point tremblé, j'étais trop prévenue.
Hélas ! Il est aimé, Phèdre, tout me le dit :
Le secret qu'elle cache, et son air interdit,
450 Les malheurs de Sostrate, et sa jalouse rage,
Les charmes de Gelon, en faut-il davantage ?
Va, cours dis-lui qu'il vienne ; apprends lui mes douleurs.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, seule.

Ciel ! M'as-tu réservée à de si grands malheurs ?
Ma soeur me trahit-elle ? Une soeur tant aimée
455 Brûle t'elle des feux dont je suis enflammée ?
Après tout, ai-je lieu de craindre ce danger ?
Si la Reine l'aimait, pourquoi me l'engager ?
Cette raison par moi fut toujours écoutée,
D'où vient que de mon coeur elle n'est plus goûtée ?
460 La crainte, les soupçons qui m'étaient inconnus,
Dans mon tranquille coeur en foule sont venus ;
Quels mouvements cruels, quels transports m'ont saisie !
Est-ce toi que je sens, funeste jalousie ?
Vas-tu dans nos esprits répandre tes fureurs ?
Vas-tu donc arracher l'amitié de nos coeurs ?
465 Mais pourquoi me livrer fans réserve à ma peine ?
Sur l'avis d'un jaloux n'accusons point la Reine ;
Ces odieux soupçons sont trop tôt écoutés,
Attendons pour le moins de nouvelles clartés.

SCÈNE VI. La Princesse, Phèdre.

PHÈDRE.

Je n'ai pu voir Gelon, il était chez la Reine ;
470 Votre hymen est remis, et c'est ce qui l'y mène.
Seule en son cabinet, la Reine l'a mandé.

LA PRINCESSE.

Il est avec ma soeur ! L'hymen est retardé !
On ne m'en parle point ! Ah, disgrâce trop sûre !
Tout est perdu, j'entends le malheureux augure,
475 Je vois, Phèdre, je vois que notre hymen remis,
Hélas ! Dans peu de jours ne fera plus permis.

PHÈDRE.

La Reine est généreuse, et vous aime, Madame ;
Et quand elle verra le trouble de votre âme,
Eût-elle de l'amour, la gloire et la pitié
480 La forceront encore à suivre l'amitié.
Si Gelon est constant, que peut-elle entreprendre ?
Elle aura des égards pour un amour si tendre :
Espérez de goûter bientôt un plein repos ;
La constance est toujours la vertu des héros.

LA PRINCESSE.

Ah ! Phèdre, les héros n'écoutent que la gloire,
Et l'amour n'est pour eux qu'un sujet de victoire.
Il me sacrifiera peut-être sans ennui,
Hélas ! Et j'eusse tout sacrifié pour lui.
On lui va donc offrir un trône et tous ses charmes,
490 Quand je ne puis donner que mes vœux et mes larmes :
Quelle inégalité ! Ciel injuste ! Et pourquoi,
Puisque j'aime un héros, n'en puis-je faire un Roi ?

PHÈDRE.

Mais...

LA PRINCESSE.

Ne t'oppose point à ma douleur mortelle :
Hé pourrais-je penser qu'il me serait fidèle ?
495 Quand il serait constant, il sera malheureux,
La Reine vengera le mépris de ses feux ;
Une amante outragée, une amante qui règne.
Voilà tous les malheurs qu'il faut donc que je craigne,
Chère Phèdre ; et tu vois que le moindre est celui
500 De le trouver fidèle, et n'être point à lui.
Je ne puis sans le voir demeurer davantage ;
Entendons-le du moins, et sachons s'il s'en gage :
Allons, il faut fixer nos mortelles douleurs ;
Apprenons pour quels maux doivent couler nos pleurs.

SCÈNE VII.

La Princesse, Phèdre, Phenix.

LA PRINCESSE.

505 Arrêtez-vous, Phenix : quel sujet vous amène ?
Vous qui fûtes toujours les desseins de la Reine,
Pourquoi de mon hymen a-t-on remis le jour ?

PHENIX.

La triste mort d'Attale affligeant cette Cour,
Pour causer ce délai, Madame, a pu suffire ;
510 C'en est une raison que je venais vous dire.
Il en est une encor dont je n'ose parler ;
Mais, Madame, après tout, pourquoi vous le celer ?

LA PRINCESSE.

Parlez, à tous les maux mon âme se prépare.

PHENIX.

515 Pour Gelon dès ce jour le Peuple se déclare ;
Peut-être de son sort ce sont là les apprêts ;
C'est ainsi que le Ciel prononce ses arrêts.

LA PRINCESSE.

Mais n'est-ce point plutôt qu'une brigue secrète
Produit en sa faveur cette ardeur indiscrète ?
Car on pourrait douter, quoiqu'il ait mérité,
520 Que sans un chef ce zèle eût sitôt éclaté.

PHENIX.

Jamais, vous le savez, mon coeur ne se déguise ;
J'avouerai cependant que sans mon entremise.
Le Peuple pour Gelon a pris cette chaleur :
Tout ressent en ces lieux les fruits de sa valeur.
525 J'ai vu dans tous les coeurs le zèle qui m'anime ;
Mais je l'ai fait parler, et je l'ai pu sans crime.
S'il faut à ses vertus encor quelque secours,
Qui de ses grands destins favorise le cours,
J'y porterai l'ardeur que de soi-même inspire ;
530 L'intérêt d'un héros si digne de l'Empire.
Imitez-moi, Madame, et faites-le régner ;
Mais ce n'est pas à moi d'oser vous l'enseigner ;
Vous-même...

LA PRINCESSE.

Vous a-t-il chargé de ce message ?
Dieux ! Gelon veut régner, j'entends trop ce langage.

PHENIX.

535 Il aime la grandeur quoiqu'il soit amoureux,
Et le bien de l'État doit balancer ses vœux.

À monter sur le Trône un grand peuple l'invite.
Voyez l'effet soudain que produit son mérite,
Madame, et ce qu'encore aujourd'hui j'entrevois ;
540 Et vous-même jugez s'il peut n'être pas Roi.

LA PRINCESSE.

Ah, Ciel !

SCÈNE VIII.

PHENIX, seul.

Ta fermeté, Phenix, t'est nécessaire,
C'est ta haine aujourd'hui que tu dois satisfaire.
Sostrate veut régner, il faut le prévenir ;
Si tu manques ce coup, il saura t'en punir.
545 Je servirai la Reine ! Une allégresse extrême,
Quand j'ai nommé Gelon, m'a fait voir qu'elle l'aime.
Je la mets en état d'oser suivre son cœur :
Malgré tous les égards qu'elle aurait pour sa soeur,
Agissons ; un moment est quelquefois utile.
550 couronnons aujourd'hui le Prince de Sicile,
Il me devra le Trône, et j'en serai l'appui ;
Pour lui je vais tout faire, et j'attends tout de lui.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

La Reine, Argire.

LA REINE.

Je suis en liberté, je puis t'ouvrir mon âme,
Argire, tout concourt au succès de ma flamme :
555 Je vois en sa faveur mille vœux se former,
On me marque l'objet que mon cœur doit aimer ;
Mais quoiqu'à mon bonheur tout mon peuple conspire,
Il ne peut me donner le cœur que je désire :
J'ai vu tantôt Gelon, et l'ai fait appeler,
560 Mais, Argire, jamais je n'ai pu lui parler ;
De son hymen remis la subite nouvelle
Lui mettait dans les yeux une douleur mortelle ;
Il ignorait encor qu'on le voulait pour Roi :
J'ai voulu le lui dire, et l'ai tu malgré moi.
565 Trop timide j'ai craint en le faisant entendre,
De marquer l'intérêt que l'amour m'y fait prendre.

ARGIRE.

Parlez, Madame ; un Trône a des charmes trop doux,
Et vous verrez bientôt Gelon à vos genoux.
Sacrifierait-il tout pour un amour frivole :
570 Du Trône ou de l'amour, c'est l'amour qu'on immole ;
Il vaut mieux être Roi qu'être parfait amant.

LA REINE.

Quoi donc ! Il m'aimerait pour régner seulement ?
Ah ! Si sa passion pour moi n'est pas sincère,
Je saurai démêler un si faux caractère ;
575 Non, si le Trône seul est l'objet de ses vœux,
Qu'il ne s'attende point d'être jamais heureux
Que dis-je ? En suis-je donc à ces délicatesses ?
Ce cœur qui de l'amour sent toutes les faiblesses,
Pourrait de cet amant refuser les soupirs,
580 Parce qu'une couronne aiderait les désirs ?
Et ne serais-je pas encore trop heureuse
De souffrir de ses vœux l'apparence trompeuse ?
Je crains qu'à quelque prix que l'ingrat pût m'aimer,
Mon amour de ses soins ne se laissât charmer.

ARGIRE.

585 Pourra-t-il résister à tant d'amour, Madame ?

LA REINE.

Hélas, que ne laissais-je au moins agir son âme !
Si je n'eusse formé moi-même son lien,
Peut-être il m'eût aimée, ou n'aurait aimé rien,
Pour m'obéir peut-être il aima la Princesse.
590 Qu'il me rende ce coeur dont je fus trop maîtresse.
Mais quoi ! Veux-je en effet l'arracher à ma soeur,
Une soeur qui sur moi fonde tout son bonheur ?
D'enlever son amant j'aurais la barbarie ?
Je sais ce qu'il inspire, elle en perdra la vie ;
595 Elle m'aime, et mon coeur soupirant en secret
De sa tendre amitié cent fois a vu l'effet :
Mes douleurs mille fois ont pénétré son âme,
Pour l'en récompenser je vais trahir sa flamme.
Hélas ! Je me reproche en vain ma trahison,
600 J'ai goûté de l'espoir le dangereux poison.
Quand je vois pour mes feux que tout se rend facile,
Je sens que je me fais un reproche inutile,
Que je vais étouffer l'honneur et la pitié ;
Que l'amour dans mon coeur surmonte l'amitié.
605 Mais non, Argire, non, faisons-lui résistance,
Ramène ma raison en m'ôtant l'espérance.

ARGIRE.

Ne vous devez-vous rien à vous-même, à l'État ?
Vous feriez contre lui, Madame, un attentat,
Si pouvant lui donner un héros pour son maître,
610 Et le seul qu'en ces lieux on puisse reconnaître,
Vous laissiez sa conduite à de moins dignes mains,
Pour vous trop attacher à des scrupules vains,
La raison est pour vous, Madame, et la justice.
La Princesse à l'État doit faire un sacrifice :
615 Qu'elle fasse aujourd'hui l'effet de sa vertu ;
vous avez plus encor souffert et combattu.

LA REINE.

Je tremble, Gelon vient, quel parti dois-je prendre ?

SCÈNE II.

La Reine, Gelon, Argire.

GELON.

Madame, les discours qu'ici l'on fait entendre,
Pourraient auprès de vous m'avoir rendu suspect ;
620 Mais je viens vous jurer que mon profond respect,
Et que ma foi pour vous inviolable et pure,
Désavoue et déteste un insolent murmure.

LA REINE.

Prince, il n'est pas besoin de vous justifier.
Quand sur la vertu seule on peut se confier,
625 On dédaigne d'entrer dans de sourdes pratiques,
On laisse ce secours aux coeurs moins héroïques.
Ce sentiment au Peuple est même pardonné ;
Pour un autre que vous, je l'aurais condamné.

GELON.

Comment sur vos bontés faut-il que je m'exprime ?
630 Que ne peut les payer tout le sang qui m'anime ?
Je n'en ai point encore assez versé pour vous.

LA REINE.

On sait, Prince, combien vous avez fait pour nous ;
Vous voyez que l'Epire aussi vous fait connaître
Que sur votre valeur on vous voudrait pour maître.

GELON.

635 D'autres guerriers, Madame, ont mérité son choix,
Et Sostrate a surtout de légitimes droits ;
D'être de votre sang le suprême avantage,
Lui doit de tout l'État attirer le suffrage.

LA REINE.

On ne le nomme point.

GELON.

Est-ce au peuple à nommer :
640 Celui que votre coeur, Madame, doit aimer ?

LA REINE.

Quand on a pour objet le bien de son Empire,
Aux suffrages du Peuple on doit souvent souscrire ;
Par ses vrais intérêts le peuple est éclairé,
Il faut être héros pour en être adoré.
645 Sur les biens qu'il reçoit son choix se détermine,
Et le coeur d'une Reine où la gloire domine,
Un coeur qui ne fuit point d'aveugles mouvements,
Peut sur un choix si sûr régler ses sentiments.

GELON.

650 Ah, Madame, quel choix quand la foule décide !
Le Peuple que souvent son seul caprice guide,
Pour de faibles vertus peut prendre un fol amour.

LA REINE.

655 Je le crois, et peut-être il le marque en ce jour.
Je n'ai point encor vu qu'une âme noble et grande
D'une couronne offerte avec soin se défende ;
Que qui peut commander, aime à vivre sujet.

GELON.

La gloire qu'un grand coeur a toujours pour objet,
Du bonheur de régner n'est point inséparable,
On l'en peut détacher sans être méprisable,
Quelquefois il est beau...

LA REINE.

660 Je vois votre dédain ,
Vous êtes au-dessus du pouvoir souverain :
Mais quand vous méprisez l'offre d'une Couronne,
Ce mépris peut tomber sur la main qui la donne.

GELON.

665 Madame, de ce crime on ne peut m'accuser,
Vos sublimes vertus s'y doivent opposer.
J'aureis pu m'engager dans un crime contraire,
Mais vous m'avez vous-même empêché de le faire ;
Dans de puissants liens vous avez mis mon coeur,
Vous m'avez fait aimer votre sang, votre soeur ;
Et j'avais en effet besoin contre vos charmes,
670 De charmes aussi sorts et d'aussi fortes armes :
Témoin de vos vertus, je pouvais chaque jour
Par l'admiration aller jusqu'à l'amour.

LA REINE.

675 Ce n'est point de l'amour qu'on veut vous faire prendre,
Gelon, il ne faut point ici vous en défendre.
Je suis Reine ; et je veux aujourd'hui faire un Roi ;
Mais la raison d'État est mon unique loi.
Puisqu'à d'autres destins votre amour vous engage,
C'est assez, je n'ai rien à dire davantage.

SCÈNE III.

La Reine, Argire.

LA REINE.

Argire, quelle honte ! Où vais-je me cacher !
680 Que je le punirai de m'avoir su toucher,
Et d'avoir par ma faute aperçu ma faiblesse.
Quels discours j'ai tenus ! Ciel ! Avec quelle adresse
L'ingrat me les a fait mille fois répéter !
Hélas ! Cherchait-il donc à n'en pouvoir douter ?
685 Non, il ne s'appliquait qu'au soin de s'en défendre,
Et me faisait parler pour ne me point entendre.
Avec quel artifice, et par quels vains détours
Repoussait-il un sens que j'appuyais toujours !
Ah ! Je sens qu'au dépit l'amour cède la place.

ARGIRE.

690 Madame, s'il revient et vous demande grâce.

LA REINE.

Il y viendrait en vain, Argire, je le hais ;
Mais, hélas ! Je sais trop qu'il n'y viendra jamais.
Donnons du moins, donnons à nos États un maître,
Qui par mille chagrins lui fasse reconnaître
695 Ce que c'est que l'orgueil du pouvoir souverain
Qu'il traite maintenant avec tant de dédain.
Pense-t-on qu'il soit seul digne du diadème ?
L'État serait tombé dans un malheur extrême.

SCÈNE IV.

La Reine, Sostrate, Argire.

SOSTRATE.

Ne fuyez plus un Prince à vous suivre attaché,
700 Madame, vous savez quel amour j'ai caché ;
C'est le plus grand effort qu'un amant puisse faire,
Je l'ai fait cependant sans espoir de vous plaire ;
Et, lorsqu'Attale heureux devenait votre époux,
Je mourais sans marquer que je mourais pour vous.
705 Enfin, si quelquefois au travers de mes feintes
Vous avez vu mes maux sans entendre mes plaintes,
Souffrez qu'avec respect je vous parle en ce jour.
Attale est mort, Madame, et je brûle d'amour.

LA REINE.

Oui, j'ai su remarquer, Prince, votre conduite,
710 Et de vos sentiments je suis assez instruite.

SOSTRATE.

Si vous voyez mon coeur, que je serais heureux,
Par la sincérité, par l'ardeur de mes vœux.
Les autres aimeront en vous votre couronne ;
Défiez-vous de tout ce qui vous environne.
715 Pour moi, je vous aimai sans espoir, sans dessein,
Lorsqu'un autre était prêt à vous donner la main,
Quand l'amour ne pouvait que me coûter de larmes ;
Voilà quel fut en moi le pouvoir de vos charmes.

LA REINE.

720 Maintenant je suis libre, et je veux faire un Roi
Qui soit digne du Trône, et digne aussi de moi.

SOSTRATE.

Si l'excès de l'amour mérite récompense,
Et si l'on peut compter sur sa persévérance,
Un coeur qui n'a jamais senti que vos coups
N'osera-t-il penser qu'il est digne de vous ?

LA REINE.

725 J'estime votre amour, et vous rendrai justice.

SOSTRATE.

Puis-je espérer qu'un jour à cet amour propice...

LA REINE.

Croyez que vous n'avez peut-être aucun rival.
Prince, à qui votre amour ne doit être fatal.

SOSTRATE.

Madame, à quels transports...

LA REINE.

730 Allez. Prince, il vous doit suffire ;

SCÈNE V. La Reine, Argire.

LA REINE.

Argire, hélas ! Que viens-je de lui dire ?

ARGIRE.

Vous m'envoyez surprise, et jusques à ce jour...

LA REINE.

Voilà jusqu'où m'emporte un malheureux amour.
Ah, je ne respirais qu'une prompte vengeance,
Je voulais abaisser un ingrat qui m'offense :
735 Et songeais-je à Sostrate en ce fatal moment ?
Voulais-je couronner cet odieux amant ?
Argire, je le trouve encor plus haïssable,
Depuis qu'il a surpris un moment favorable,
Depuis qu'à ma colère il m'a fait succomber.
740 Toute ma haine enfin sur lui va retomber ;
Quoi ! Je l'épouserais pour perdre ce que j'aime ?
Ah ! Ne nous vengeons point s'il se peut sur nous-même.
Mais pourquoi me venger ? En ai-je donc sujet ?
Quel crime ai-je à punir, et quel est mon projet ?
745 Gelon aime ma soeur, il est amant fidèle :
Il méprise, il est vrai, la Couronne pour elle,
Il ne veut point régner aux dépens de sa foi ;
Que j'aimerais qu'il fit un tel crime pour moi !

SCÈNE VI. La Reine, Argire, Phenix.

PHENIX.

Madame, pardonnez si mon impatience
750 Trouble de vos secrets l'auguste confiance ;
Mais le Ciel nous accable aujourd'hui de ses coups ;
La Péonie encor prête à tomber sur nous,
Traitant d'assassinat la prompte mort d'Attale,
Marque pour la venger une ardeur sans égale :
755 Un héros annonçant la guerre dans ces lieux,
En appelle à témoin les hommes et les Dieux.
De ce crime commis près de la Péonie,
Ils veulent que l'Épire aujourd'hui soit punie.
Ses Alliés sans doute, et surtout les Romains
760 Voudront favoriser ses injustes desseins.
Le Peuple est effrayé : dans cette conjoncture
Il serait dangereux d'exciter son murmure,
Et par mille raisons vous lui devez donner
Un Roi, dont la vertu soit propre à le gagner,
765 Gelon si glorieux, si grand, si redoutable,
À vos Peuples guerriers saurait se rendre aimable ;

Péonie : Région de la Grèce au nord-ouest de la Macédoine. Elle fut conquise par Philippe de Macédoine et Alexandre le Grand.

Et portant la terreur au coeur des ennemis,
Il rendrait vos sujets et vainqueurs et soumis,
Mais pardonnez, Madame, à l'ardeur qui m'anime,
770 Si j'ose...

LA REINE.

Votre zèle est digne qu'on l'estime,
Vos raisons ont du poids, les obstacles sont grands,
Laissez-moi regarder tant d'objets différents.

SCÈNE VII.

La Reine, Argire.

LA REINE.

Allons, je vois ma soeur ; pour paraître à sa vue,
De trop de mouvements je me sens l'âme émue.

SCÈNE VIII.

La Reine, La Princesse, Argire.

LA PRINCESSE.

775 Quoi ! La Reine me fuit, tout m'abandonne, hélas !
Arrêtez-vous, Madame, et ne me fuyez pas,
Écoutez les soupirs d'une soeur misérable ,
Qui vient se plaindre à vous du tourment qui l'accable :
Regardez mes malheurs avec quelque pitié.
780 Je crains d'avoir perdu déjà votre amitié,
Et je viens cependant la demander encore,
Je viens vous faire voir l'ennui qui me dévore,
Encor que vous causiez ma mortelle douleur,
Je suis accoutumée à vous ouvrir mon coeur,
785 Il veut vous faire part de ses peines secrètes ;
Je me plains même à vous des maux que vous me faites.
On dit, (et ce discours remplit mon coeur d'effroi.)
On dit que dans ces lieux Gelon doit être Roi ;
Qu'à des pleurs éternels je serai condamnée,
790 Madame, et c'est par vous que j'y fuis destinée.

LA REINE.

Qui vous donne déjà de si vives frayeurs ?

LA PRINCESSE.

L'amour, un tendre coeur qui sent tous ses malheurs ;
Sostrate, qui nourrit mes chagrins par ses craintes ,
Nous avons mêmes maux, nous faisons mêmes plaintes :
795 Mais vous, Madame, enfin par votre air interdit,
Ne m'en dites-vous point plus qu'il ne m'en a dit ?
Je vous parle peut-être avec peu de prudence,
Mais en votre amitié je mets ma confiance ;
L'artifice est peu propre à vous marquer ma foi,
800 C'est ma sincérité qui doit parler pour moi.

LA REINE.

Ces sentiments, ma soeur, ont de quoi me confondre,
Ce n'est que par mes pleurs que je puis vous répondre ;
Ne pénétrez pas trop mon funeste secret.

LA PRINCESSE.

Ah ! Mon timide coeur le découvre à regret.
805 Madame, il est donc vrai, je n'en suis plus en doute,
Ce n'est plus l'amitié que votre coeur écoute,
Une autre passion la détruit aujourd'hui ;
Et mon fidèle amour dont vous êtes l'appui,
Ne sera plus pour vous qu'un sujet de colère :
810 L'excès de ma douleur peut même vous déplaire.
Ces pleurs qu'à vos regards je ne saurais cacher,
Vous vont peut être aigrir au lieu de vous toucher.
Hélas ! Quels sentiments aurons-nous l'une et l'autre ?
Vous troublez mon bonheur, je dois craindre le vôtre.

LA REINE.

815 Je n'en espère point, ma soeur, séchez vos pleurs.

LA PRINCESSE.

Vous aimez, vous régnez, je prévois mes malheurs ;
De grâce tirez-moi de cette peine extrême,
Dites si vous l'aimez, Madame, et s'il vous aime ;
Vous voyez votre soeur tombante à vos genoux.

LA REINE.

820 Que faites-vous ? Hélas ! Princesse, levez-vous.
Je suis une perfide, une injuste, une ingrate ;
Donnez-moi tous ces noms, si leur horreur vous flatte ;
Oui, j'aime votre amour, j'ai pu les mériter ;
Mais cet amour encor ne m'a rien fait tenter.
825 Gelon sut m'inspirer la plus fatale flamme
Qui peut-être jamais s'alluma dans une âme.
Malgré tout cet amour vous alliez l'épouser,
Mais le sort autrement paraît en disposer.
Attale est mort, le Peuple a déjà fait connaître
830 Le besoin qu'il ressent de l'avoir pour son maître,
Et je dois opposer à nos fiers ennemis
Un Roi de qui le bras ait les destins amis,
Bien plus par ces raisons que par ma propre estime,
J'ai voulu l'engager, et voilà tout mon crime.
835 Mais il faut l'avouer, rien n'ébranle sa foi,
Il méprise pour vous la gloire d'être Roi.
Sur sa foi cependant vous êtes alarmée ;
Rassurez-vous, ma soeur, vous êtes trop aimée.

LA PRINCESSE.

840 Un tel excès d'amour a de quoi me charmer,
Je ne m'assurais pas qu'il pût si bien aimer ;
Mais hélas ! Vous l'aimez, que me sert sa tendresse ?
Madame, de mon sort vous êtes la maîtresse.

LA REINE.

Je vous l'ai déjà dit, ce n'est point mon amour,
Ma Soeur, qui règlera nos destins en ce jour,
845 L'Etat est menacé, déjà la Péonie
Aux fiers AEtoliens contre nous s'est unie.
À cette guerre encor Rome va prendre part.
Pour mon peuple effrayé serai-je sans égard ?
Il demande pour Roi le Prince qui vous aime,
850 Dites, que puis-je faire en cette peine extrême ?
Je vous aurais peut-être épargné de l'ennui,
En vous désavouant ce que je sens pour lui.
Mon amitié n'a pu se résoudre à se taire,
Et vous avez voulu que je fusse sincère,
855 C'est assez, je vous laisse.

LA PRINCESSE.

Ah ! Ciel, si ta rigueur
Me destine à souffrir, choisis-moi mon malheur.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, seule.

Malheureuse Princesse, es-tu bien résolue ?
De ton amant en pleurs soutiendras-tu sa vue ?
As-tu bien consulté tes forces, ta raison ?
860 Ne crains-tu de ton coeur aucune trahison ?
Seras-tu, s'il le faut, inhumaine et cruelle,
Pour mettre au désespoir l'amant le plus fidèle ?
J'ai ses feux et les miens ensemble à surmonter.
Quels troubles ! Ah ! Je sens mon coeur se révolter.
865 Gloire, raison, vertu, venez à ma défense,
J'implore contre moi toute votre assistance ;
Rendez un triste calme à mes sens alarmés,
Venez rompre des noeuds que vous avez formés.

SCÈNE II.

La Princesse, Phèdre.

PHÈDRE.

Vous me voyez, Madame, inquiète et tremblante ;
870 Du sort qui vous attend, mon zèle s'épouvante.
Tout le Peuple s'émeut en demandant pour Roi
Le glorieux héros qui vous garde sa foi.
Sa tendresse pour vous et l'aigrit et l'outrage ;
Je vois de toutes parts un sinistre présage :
875 J'en tremble, j'en frémis.

LA PRINCESSE.

Phèdre, rassure-toi.

PHÈDRE.

Madame, seriez-vous plus tranquille que moi ?
Qui pourrait vous donner une telle assurance ?
Tout va périr pour vous.

LA PRINCESSE.

N'en crois pas l'apparence :
Tu vas voir tout calmé, Phèdre, dans un moment.

PHÈDRE.

880 Qui pourrait donc causer un si grand changement ?
Hé, de grâce daignez, Madame, me le dire.
Quoi cet heureux hymen où votre coeur aspire ?...

LA PRINCESSE.

Phèdre, il n'est plus d'hymen ; mais tout va se calmer.

PHÈDRE.

885 Ah Ciel ! Que ce discours commence à m'alarmer !
Dans vos sombres regards une tristesse est peinte,
Qui porte dans mon coeur la douleur et la crainte ;
Madame, tirez-moi du plus cruel souci.

LA PRINCESSE.

Ton esprit ne sera que trop tôt éclairci.

SCÈNE III.

La Princesse, Gelon, Phèdre.

GELON.

890 Quoi ! Verrai-je vos yeux toujours baignés de larmes ?
Mon amour et ma foi sont-ils pour vous sans charmes ?
Ne peuvent-ils calmer un moment vos douleurs ?
Quoi ! Ma Princesse encor vous redoublez vos pleurs ?

LA PRINCESSE.

895 Ce n'est que par mes pleurs et ma douleur extrême,
Que je puis maintenant marquer que je vous aime.
Je voudrais vous donner, Seigneur, avec ma foi,
Ces honneurs qu'aujourd'hui vous refusez pour moi,
Sûre qu'avec ma main ils toucheraient votre âme.

GELON.

Hé, je compte pour rien tous ces honneurs ; Madame.
Le don de votre main, votre amour seul m'est doux.

LA PRINCESSE.

900 Hélas ! Prince, ma main ne sera plus à vous.

GELON.

Que dites-vous, Madame ? Ah Ciel ! Quel coup de foudre ?
De grâce expliquez-vous.

LA PRINCESSE.

Prince, il faut s'y résoudre :
Pour la dernière fois je vous parle en ce lieu ;
Recevez d'une amante un éternel adieu.

GELON.

905 De quelle prompte horreur ai-je l'âme saisie ?
Un éternel adieu ! Vous m'arrachez la vie.
Où suis-je, juste Ciel ! Ai-je bien entendu ?
Un éternel adieu, Madame, m'est-il dû ?

LA PRINCESSE.

Il le faut, je le dois ; la Reine est ma rivale.
910 On vous appelle au Trône, et ma flamme fatale
S'opposerait aux vœux que font tous nos États,
Pourrait vous dérober le fruit de vos combats,
Démentirait le Ciel qui pour vous se déclare ?
Hé ! Que ferait de plus une haine barbare ?
915 Non, non, connaissez mieux l'amour qu'on a pour vous :
Si je vous aimais moins, vous seriez mon époux.

GELON.

Ainsi donc votre amour prend soin de ma fortune ?
Ayez, ayez, Madame, une âme plus commune :
Dans ces grands sentiments l'amour a peu de part.
920 Cessez d'avoir pour moi cet outrageant égard.
Montrez-moi ces transports, et ces jalouses larmes,
Ces chagrins que tantôt j'ai trouvé pleins de charmes.
Vous ne m'opposiez pas le Trône et la grandeur
Où vous me renvoyez avec tant de froideur.
925 Vous craigniez de me voir en épouser une autre ;
Vous souhaitiez d'unir mon sort avec le vôtre.
Voilà comme l'on aime, et j'en étais charmé.

LA PRINCESSE.

Prince, mon cœur jamais ne vous a tant aimé.
J'ai maintenant, Seigneur, un amour véritable :
930 Jusqu'ici ma tendresse était peu raisonnable ;
J'ai craint d'être trahie, et ma fatale erreur
À garder ma conquête appliquait tout mon cœur.
Hélas ! La jalousie est bien peu délicate ;
J'étais, en vous aimant, injuste autant qu'ingrate,
935 Vous paraissiez perfide à mon esprit jaloux :
Doutant de votre foi je voulais être à vous,
Mon amour inquiet vous ôtait la Couronne ;
Cet amour rassuré, Prince, vous la redonne.
Hélas ! Pardonnez-moi ces vœux intéressés,
940 Ces alarmes, ces soins à vous nuire empressés,
Ces soupçons, ces chagrins, enfin ce plaisir même
Que m'ont fait vos refus de la grandeur suprême.

GELON.

Non, ma Princesse, non, n'éteignons point nos feux ;
Rendez-moi votre amour, c'est tout ce que je veux.

LA PRINCESSE.

945 Puisque je suis aimée, et l'ai su reconnaître,
Il est temps que je songe à mériter de l'être.
Pour moi vous renoncez aux honneurs les plus doux,
Mais je fais plus encore en renonçant à vous,
Régnez ; aux autres Rois vous devez une exemple :
950 Songez que l'Univers aujourd'hui vous contemple.
Vous rougirez un jour...

GELON.

Vos vertus, l'équité,
Votre foi, tout m'engage à la fidélité :
S'il faut pour vous aimer porter une Couronne,
J'attends que mon épée à vos souhaits la donne.
955 Mais ce n'est point aux lieux où règne votre soeur,
Que la gloire m'attend.

LA PRINCESSE.

Puis-je être à vous, Seigneur ?
Verrais-je contre moi tout un peuple en furie,
Me reprocher les maux de ma triste Patrie ?
Les victoires, les biens que l'on perdrait par moi ,
960 Et ce qu'on souffrirait de suivre une autre loi ?
Source de tant de maux, et sous de tels auspices,
Notre hymen pourrait-il avoir les Dieux propices ?

GELON.

Et moi, n'aurai-je donc rien à vous reprocher ?
Ingrate, mes maux seuls ne peuvent vous toucher.
965 Hé ! Que m'importe à moi de la paix, de la guerre,
De ce peuple indocile, et de toute la terre ?
Je ne voulais que vous. Votre coeur fut à moi.
Où porterez-vous donc ce coeur et votre foi ?

LA PRINCESSE.

970 C'est auprès des autels où Diane est servie,
Que je prétends passer le reste de ma vie,
Vous oublierez mon nom trop fatal et trop doux ;
Et si malgré mes soins je songe encore à vous,
Si ma tranquillité ne peut être parfaite,
Votre repos du moins est sûr par ma retraite.

GELON.

975 Votre retraite, ah Dieux ! Je saurai l'empêcher ;
Il n'est rien à mes yeux qui vous puisse cacher.
J'irai, n'en doutez point, dans tous les lieux du monde
Troubler de votre coeur la paix la plus profonde.
Fondé sur vos serments que je veux maintenir,

980 Le Ciel même, le Ciel ne me peut retenir.
Un juste désespoir permet la violence ;
Et si vous méprisez mes feux et ma constance,
Cruelle, vous verrez votre amant furieux
Tout perdre, se venger, et mourir à vos yeux.

LA PRINCESSE.

985 Je sens trop mes malheurs, cher Prince, à votre vue.
Plus je diffère et plus ma force diminue.
Adieu, goûtez en paix le sort qui vous attend.
Puissez-vous être heureux, puisqu'il m'en coûte tant !

GELON.

990 Je vois qu'il n'est plus temps d'employer la menace,
Madame, c'est à moi de vous demander grâce.
Quoi ! Malgré mes soupirs, mes pleurs, mon désespoir,
Pourrez-vous vous résoudre à ne me jamais voir ?

LA PRINCESSE.

Ah, Prince ! Cachez-moi vos soupirs et vos larmes.
Lorsque vous m'attaquez avec de telles armes ;
995 Vous me désespérez ; mon funeste dessein
Devient plus difficile, et non plus incertain.
J'en mourrai ; mais il faut que le temps vous console.

GELON.

Vous pourrez donc partir ?

LA PRINCESSE.

Il faut que je m'immole.
Pour l'État, pour nos Dieux serez-vous sans égard ?
1000 Consentez, s'il se peut....

GELON.

Je verrais ce départ !
Ah ! Suspendez du moins un dessein si funeste.
C'est dans ce mal pressant le seul bien qui me reste.
Madame, songez-y, vous me désespérez,
Mon trépas est certain lorsque vous partirez.

LA PRINCESSE.

1005 Que dites-vous ? Ah Ciel ! Quelle est ma destinée ?
Hé bien, je vous accorde encor cette journée ;
Peut-être mes raisons se feront mieux goûter.
Mais de ma force enfin vous me faites douter.
Tantôt à vous quitter je m'étais résolue,
1010 Je ne m'en flatte plus, votre douleur me tue.
Mais, Dieux ! Quel mouvement mon coeur s'est il permis ?
Je vous accorde un jour, puisque je l'ai promis :
Mais ce jour expiré, quelqu'ennui qui me presse
Je ferai voir ma force égale à ma faiblesse.
1015 Ne soyez pas plus faible, et souffrez mon malheur.
Sostrate vient, je sors.

SCÈNE IV. Gelon, Sostrate.

SOSTRATE.

Vous triomphez, Seigneur ;
De vous parler ici, puis-je avoir l'avantage ?
Seigneur, quand faudra-t-il que je vous rende hommage ?
Daignerez-vous bientôt recevoir mes respects ?

GELON.

1020 Vos hommages, Seigneur, me seraient trop suspects,
Je ne me mettrai point en état d'y prétendre.

SOSTRATE.

Jusqu'à l'entier succès il faut vous en défendre.
On risque ses desseins à les faire éclater.

GELON.

1025 Si j'avais ces desseins, je crois sans me flatter
Qu'à vos prétentions, Seigneur, je pourrais nuire.

SOSTRATE.

Qui l'ignore ? Il ne tient qu'à vous de me détruire,
Comment vous résister, quand je n'ai pour tous droits
Que d'être resté seul du sang de tous nos Rois ?
Je l'avouerai, ce droit est faible auprès des vôtres.

GELON.

1030 Vous devriez régner, mais on en nomme d'autres,
L'Épire de vos droits sait assez mal juger ;
Vous sortez de ses Rois, je suis un étranger.
Cependant vous voyez en cette conjoncture,
Que sa voix en effet ne vous serait pas sûre.

SOSTRATE.

1035 Sa faveur est pour vous, et la raison pour moi.
Mais ce n'est qu'à la Reine enfin à faire un Roi.
Vous comptez peu sa voix, à ce que je puis croire.
À plaire au peuple seul, vous mettez votre gloire.
Vos desseins cependant courraient quelque hasard,
1040 Seigneur, si pour son sang la Reine avait égard.

GELON.

Ah, Seigneur, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Je vous laisse le Trône où votre coeur aspire ;
Mais encore une fois, si j'y voulais monter,
Vous ne me pourriez pas aisément résister.
1045 Cependant pour jamais mon amour m'en sépare :
Je ne veux point régner et je vous le déclare.
Ce que je fais peut-être est d'un assez grand poids.
Pour être bon à joindre à tous vos autres droits.

SOSTRATE.

Ce superbe discours...

SCÈNE V.
Sostrate, Milon.

MILON.

1050 Elle veut vous parler, Seigneur. La Reine va paraître,

SOSTRATE.

Il fait connaître
Par son air orgueilleux qu'il est : sûr de son cœur.
L'insolence est toujours la marque du bonheur.
La Reine cependant m'a donné l'espérance
D'avoir sur mes rivaux l'entière préférence.
1055 Sachons encore un coup ce que j'ai pu gagner.
Parlons, pressons, il faut ou tout perdre ou régner.

MILON.

Oui, fixez aujourd'hui votre attente incertaine ;
Le Peuple est assemblé dans la place prochaine,
Son amour pour Gelona fait des mécontents.
1060 Suivez votre projet, Seigneur, il en est temps ;
Vous voyez vos amis prêts à tout entreprendre,
Et leur nombre est plus grand qu'on ne pouvait attendre.
Dès le moindre signal ils s'assembleront tous.
Sachez ce que la Reine a résolu de vous.

SOSTRATE.

1065 Leur secours sera bon si tout nous abandonne.
Mais je cède à l'espoir que la Reine me donne ;
Sans doute elle balance en dépit de l'amour,
Elle n'ose paraître aux yeux de cette Cour.
Sans égard pour son sang, sans foi pour la Princesse,
1070 Elle est Reine, et doit vaincre ou cacher sa faiblesse.
Qu'elle tremble, s'il faut qu'elle écoute ses vœux ;
Je ne souffrirai point qu'un rival soit heureux.
Mon cœur jaloux médite une affreuse vengeance.
De quoi n'est point capable un amour qu'on offense ?

SCÈNE VI. La Reine, Sostrate.

SOSTRATE.

1075 Vous voyez que le Peuple attente sur vos droits,
Madame, et qu'il est prêt à vous prescrire un choix :
Hâtez-vous d'arrêter le cours de cette audace,
Nommez, montrez un maître à cette populace,
Madame, et les mutins saisis d'un juste effroi
1080 Reconnaîtront soudain et leur Reine et leur Roi.

LA REINE.

Ce n'est point la hauteur, Prince, mais la prudence,
Qui peut d'un peuple fier arrêter l'insolence.

SOSTRATE.

Il serait dangereux ici de se tromper ;
L'orage est faible encore, il peut se dissiper.
1085 Mais si par une faible et molle patience
Vous laissez jusqu'au bout croître sa violence,
Votre pouvoir, Madame, une fois affaibli ,
Jamais dans son état ne fera rétabli.
Faites, faites un Roi dont le seul nom imprime
1090 À des sujets trop fiers un respect légitime,
Et qui sorte d'un fang qui soit accoutumé
À se voir dans ces lieux craint aussi bien qu'aime.
J'oserai rappeler ici votre promesse,
Tout vous parle pour moi, mes respects, ma tendresse,
1095 Votre sang, l'intérêt de votre autorité ;
Je serais trop haï, si j'étais rejeté.

LA REINE.

Oui, je vous ai donné tantôt quelque espérance.
Mais de la confirmer le peuple me dispense.
Je venais vous le dire, il est trop dangereux
1100 D'irriter contre moi des esprits orgueilleux.
Pour souhaiter mon coeur peut-être et ma couronne,
Vous avez vos raisons, et je vous le pardonne ;
Mais quand vous y pensez, je dois songer à moi.

SOSTRATE.

Vous avez vos raisons, Madame, je le vois ;
1105 Le fond de votre coeur par ce discours s'explique ;
Vous ne consultez pas toujours la politique.

LA REINE.

Avez-vous oublié, Prince, à qui vous parlez ?

SOSTRATE.

Souffrez mon désespoir lorsque vous m'accablez.
J'excite le courroux, sûr de l'indifférence

1110 Que peut craindre un amant quand il perd l'espérance.
Pourquoi m'empoisonner tantôt d'un faux espoir ?
Ces divers mouvements, Ciel ! Que me font-ils voir ?
Un dépit, un retour.

LA REINE.

Qu'osez-vous donc me dire ?

SOSTRATE.

Gelon est trop heureux, il sait ce qu'il inspire :
1115 Madame, cependant si j'en crois ses fiertés;
Il n'est pas sûr qu'il daigne agréer vos bontés.
Je vois que ce discours commence à vous déplaire ;
Je sors, j'attirerois sur moi votre colère.
Malheureux, méprisé, votre haine aujourd'hui
1120 Me punirait encor pour le crime d'autrui.

SCÈNE VII.

La Reine, Phenix.

LA REINE.

En faveur de Gelon quand vous m'avez pressée,
Tantôt de votre ardeur je n'étais point blessée :
Mais j'ai d'autres desseins comme d'autres souhaits,
Phenix, et je défends qu'on m'en parle jamais,

PHENIX.

1125 Puis-je parler encore, et ne vous point déplaire ?
J'ai vu sortir Sostrate enflammé de colère ;
Et si j'ose le dire, on prévient votre esprit.
Par un discours trompeur Sostrate vous aigrit.
Remplit d'un noir courroux, il excite le vôtre.
1130 Il craint de voir le sceptre entre les mains d'un autres.
Il redoute surtout un Prince glorieux,
Seul digne de régner et de plaire à vos yeux.
Vous n'étiez pas tantôt contre lui prévenue,
Votre esprit a changé, Sostrate vous a vue.
1135 Ah, Madame, aujourd'hui que vos heureux sujets,
De votre amour pour eux puissent voir les effets.
Que la raison d'État sur vous soit souveraine.
Dans un jour si marqué ne vous montrez que Reine.
Procurez-nous la paix, la gloire et le repos,
1140 En nous donnant pour Roi le plus grand des héros.
Mais je laisse un discours dont l'ardeur vous offense ;
Le sujet qui m'amène est d'assez d'importance.
De l'Armée en ces lieux il vient des Députés,
Madame, ils ont dessein d'implorer vos bontés.
1145 On ne sait pas encor la grâce qu'ils demandent.

LA REINE.

Hé bien, allons, Phenix, savoir ce qu'ils attendent.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Gelon, Phenix.

PHENIX.

La nouvelle, Seigneur, n'en est que trop certaine,
Sostrate est irrité des refus de la Reine.
Son trouble, ses amis qu'il assemble en secret,
1150 Font trop voir qu'il médite un funeste projet,
L'on a même un soupçon qui paraît vraisemblable,
Que de la mort d'Attale il se trouve coupable,
Les amis que l'on voit qu'il avait su gagner,
Marquent que dès longtemps il songeait à régner.
1155 La Reine épouvantée ordonne qu'on l'arrête,
Et le Sceptre est à vous si votre main est prête.
Puisque le Ciel vous l'offre, il faut le recevoir.

GELON.

Le Ciel ne m'offre point le souverain pouvoir,
Puisqu'il me l'offre au prix de faire une injustice.

PHENIX.

1160 Ainsi l'amour vous mène au gré de son caprice.
Pourquoi vous signaler par d'illustres exploits,
Si la gloire est chez vous soumise à d'autres lois ?
Choisissez du héros ou de l'amant fidèle.
Le Trône est des héros la place naturelle :
1165 Leur grand coeur par l'amour n'est jamais abattu ;
L'amour est leur faiblesse, et non pas leur vertu.

GELON.

Phenix, l'amour en moi n'est point une faiblesse.
Mais j'allais, comme on sait, épouser la Princesse.
Il ne peut arriver d'assez grands changements
1170 Pour me faire oublier ma foi ni mes serments.
Je ferais sans amour tout ce qu'on me voit faire.
La Princesse a pour moi l'ardeur la plus sincère
Qui jamais d'un amant ait engagé la foi ;
Pour me placer au Trône elle renonce à moi,
1175 Elle est prête à choisir une triste retraite :
Et loin, de reconnaître une ardeur si parfaite,
Pourrais-je, profitant d'un si funeste effort,

Régner par ses malheurs, peut-être par sa mort ?
Entre les bras de Phèdre elle est presque mouvante.
1180 Du dessein qu'elle a fait tout son coeur s'épouvante.
Je vois couler ses pleurs, ils demandent ma foi,
Et malgré ses discours ce font eux que j'en crois,
Si je l'abandonnois au tourment qui l'accable,
Phenix, je me croirais un monstre abominable.

PHENIX.

1185 Quoi donc ! L'Épire en vain vous marque son amour ?
Tout le Peuple à grands cris vous demande en ce jour :
Et savez-vous encor, Seigneur, que notre Armée,
De vos fameux exploits autrefois si charmée,
Fait par des députés arrivés au Palais,
1190 Au moment que je parle expliquer ses souhaits ?
Pour l'intérêt commun ils conjurent la Reine
De fixer de l'État la fortune incertaine ;
De nous donner un Roi qui puisse tout calmer :
Et pour tout dire enfin, Seigneur, de vous nommer.
1195 Le Peuple qui déjà vous a marqué son zèle ;
Suit encor son exemple et députe comme elle.
Après untel éclat pouvez-vous balancer ?
Tout l'État sur le Trône a voulu vous placer.
Les Peuples ont osé vous demander pour maître ;
1200 Il serait dangereux pour vous de ne pas l'être ;
Sans cesse un autre Roi justement alarmé,
Vous tiendrait criminel d'avoir été nommé.

GELON.

La crainte sur mon coeur n'a pas beaucoup d'empire.
Vous pouviez m'épargner l'embarras de le dire
1205 Ces périls, s'il est vrai que j'en sois menacé,
Me feront achever ce que j'ai commencé.

PHENIX.

Ah, Seigneur se peut-il... Mais la Reine s'avance.

SCÈNE II. La Reine, Gélon.

LA REINE.

Du respect qui m'est dû pour vous on se dispense.
Vous savez que l'Armée a député vers moi,
1210 Et m'ose demander de vous nommer pour Roi
Ce soin dans des sujets renferme trop d'audace,
Qui vient prier ainsi secrètement menace.
Un pas aussi hardi blesse l'autorité.

GELON.

Madame, vous savez si j'ai rien attenté.
1215 Dans le crime du Peuple on ne peut me confondre.

LA REINE.

Il n'est pas temps encor, Prince, de me répondre.
À leur zèle pressant je n'ai rien refusé ;
Dans l'état où je suis je ne l'ai pas osé.
À votre choix encor j'ai remis ma réponse.
1220 Mais après écoutez ce que je vous annonce.
L'on a besoin d'un Roi, vous le voyez assez.
La guerre dont encor nous sommes menacés,
Par un Roi seulement peut être soutenue ;
Un Roi seul peut calmer la populace émue.
1225 Si vous ne l'êtes pas, il faut quitter ces lieux :
Prince, votre personne attire trop les yeux.
Après ce que pour vous mes peuples osent faire,
Après qu'ils ont marqué cette ardeur téméraire,
Sans doute un autre Roi ne vous laissera pas
1230 Avec tranquillité vivre dans ses États.
Cette même valeur qui nous serait utile,
Si vous ne régniez pas, fait que je vous exile.
Mes sujets à l'aimer seraient toujours portés,
Les détours seraient vains : ou régniez, ou partez.

GELON.

1235 Oui, votre autorité, Madame, est trop blessée
Par le choix que propose une foule insensée ;
Et vous devez payer par un juste refus
Un insolent orgueil qui ne vous connaît plus,
Les égards sont honteux dans une souveraine.
1240 Refusez vos sujets, puisque vous êtes Reine.

LA REINE.

De mon autorité vous prenez l'interêt ;
Et vous le devez sans doute, et votre soin me plaît.
Je l'avois négligée en ce qui vous regarde,
Et peut-être ma gloire en ce point se hasarde ;
1245 Mais peut-être qu'aussi dans de pareils projets
Elle n'est qu'à chercher le bien de mes sujets.
Un Sceptre est florissant dans des mains qu'on adore ;

Je n'ai donc point rougi de vous l'offrir encore.

GELON.

Hé, Madame! Songez si j'ai pu l'accepter ?

LA REINE.

- 1250 Un inutile amour vous fait donc résister
À votre propre gloire, aux souhaits de l'Épire ?
Il fallait m'imiter, l'exemple a dû suffire.
L'amour sur nos pareils doit être sans pouvoir.
J'aimai, je vous le dis, et vous l'avez su voir ;
- 1255 Mais je hais encor plus, et je veux vous l'apprendre,
Car enfin de mon coeur je ne sais point dépendre.
Je vous aimais, je pus vous donner à ma soeur,
Ma main s'offrait ailleurs quand vous aviez mon coeur.
Et victime en effet pour en être plus Reine,
- 1260 J'immolais à l'État mon amour et ma haine.
Depuis Attale mort, l'État a demandé
Qu'on vous offrît le Trône, il vous est accordé.
Par le même intérêt que j'épousais Attale,
Je vous ai fait une offre à vos désirs fatale.
- 1265 Votre amour en murmure, et n'a pu se trahir :
Vous m'avez refusée, et je dois vous haïr.
Je vous hais donc autant que le veut la justice ;
Mais de ma haine encor je fais le sacrifice.
L'État est le plus fort, je veux vous faire Roi
- 1270 Malgré des sentiments qui ne sont que pour moi.

GELON.

- Madame, il faut partir ; l'exil est légitime.
Laissez-moi pourtant sans m'ôter votre estime.
Par la foi, par l'honneur mon coeur est arrêté ;
Je ne puis être à vous sans blesser l'équité.
- 1275 C'est à d'autres destins que la gloire m'appelle
Et je refuse un Trône en courant après elle.

SCÈNE III.

LA REINE, seule.

Interdite, confuse, et détestant mon sort,
Est-il d'autres remèdes à mes maux que la mort !
Mon coeur désespéré sent tous les maux ensemble.
1280 Je me plains d'un ingrat, je l'exile, et j'en tremble !
Je sens tous ses mépris qui me viennent aigrir !
Je ne puis pardonner, mais je ne puis haïr !

SCÈNE IV.

La Reine, Phèdre.

PHÈDRE.

Du sort de la Princesse êtes-vous informée ?
Aussitôt qu'elle a su les souhaits de l'armée ?
1285 Du Temple de Diane elle a prit le chemin.

LA REINE.

Juste Ciel !

PHÈDRE.

Elle veut y fixer son destin.
Le Prince de Sicile en apprend la nouvelle
Il sortait d'avec vous, il part, vole après elle ;
Mais vainement, Madame, il court pour l'arrêter.
1290 Si vous ne l'aidez pas, que pourra-t-il tenter ?
vous perdez une soeur, une aimable Princesse.
Daignez la rappeler, Madame, le temps presse.
Le Temple de Diane est proche de ces lieux.

LA REINE.

Allez, qu'elle revienne, et se montre à mes yeux.
1295 Que ma garde l'amène.

SCÈNE V.

LA REINE, seule.

Ô Gloire trop fatale!
Rappeler près de moi mon heureuse rivale !
C'est l'effort douloureux qui signale l'amour
Qu'en ce moment cruel je viens de mettre au jour.
Que ne me donniez-vous, Ciel, une âme commune.
1300 N'ai-je de la vertu que pour mon infortune.
Hélas faut-il prêter moi-même du secours
Aux désirs d'un ingrat qui m'offense toujours ?
Quoi ! Même dans l'instant qu'il apprend que je l'aime,
Il vole après ma soeur plein d'une ardeur extrême.
1305 Cependant loin de suivre un trop juste courroux,
Je reconnais ma soeur dans mes transports jaloux.
Il l'aimait, il la trouve amante généreuse :
Mais qu'on l'est aisément lorsque l'on est heureuse !
Que je sens de chagrins ! Ô jour plein de douleur !
1310 La mort d'Attale, hélas, me devient un malheur.
Est-ce assez, Dieu cruels, quel souci me dévore ?
Si j'en crois mes frayeurs, que dois-je attendre encore ?

SCÈNE VI.

La Reine, Argire.

ARGIRE.

Ah, Madame, quels maux ai-je à vous annoncer !
L'ordre, vos droits sacrés, tout va se renverser.
1315 Du Temple de Diane approchait la Princesse,
Lorsque Gelon l'arrête ; atteste la Déesse ;
Invoque tous les Dieux de la foi protecteurs ;
Il se jette à ses pieds qu'il mouille de ses pleurs :
Menace, prie, et marque une douleur mortelle.
1320 Elle emploie à le vaincre une adresse cruelle ;
Leur douleur, leur vertu se montrent tour à tour ;
Tout le Peuple est touché d'un si parfait amour.
Lors votre ordre est reçu, votre garde est venue,
Elle emmène à nos yeux la Princesse éperdue.
1325 Gelon l'esprit calmé veut partir dans l'instant,
Mais de son juste exil le peuple est mécontent.
On entoure ce Prince au milieu de la Place ;
De le proclamer Roi quelques uns ont l'audace.
On nomme la Princesse en ce même moment.
1330 Arrêtez ce désordre en son commencement.
Quoique Gelon encor veuille bien se défendre
D'un honneur que sans vous il ne doit point attendre,
Qui sait... ?

SCÈNE VII.

La Reine, La Princesse, Argire.

LA PRINCESSE.

À Mes desseins pourquoi vous opposer ?
Madame, ma retraite allait tout apaiser.
1335 Et j'apprends ce qu'on ose en mon nom se permettre,
Ma vie est en vos mains, et je viens m'y remettre.

LA REINE.

Allons, et nous montrons à des sujets ingrats,
Princesse, demeurez. Vous, ne me suivez pas.

SCÈNE VIII.

La Princesse, Argire.

LA PRINCESSE.

Grands Dieux, qui me comblez aujourd'hui de disgrâces,
1340 Vos mains de me frapper ne sont-elles point lasses ?
N'ai-je point épuisé vos coups les plus affreux ?
Et quel crime ai-je enfin qu'un amour malheureux ?
Mais pourquoi me cacher à ce Peuple infidèle ?
Allons aux yeux de tous détester son faux zèle.
1345 S'il le faut, pour borner le cours de sa fureur,
Cessons, cessons de vivre, et vengeons une soeur.

ARGIRE.

La Reine ne veut point ce cruel témoignage ;
Madame, et l'on vous ferme en ces lieux le passage.
Mais elle remettra les coeurs dans leur devoir,
1350 Et dans peu de moments vous allez le savoir.

LA PRINCESSE.

Je le souhaite, Dieux ! Mais ma frayeur redouble.
Un noir pressentiment m'inquiète et me trouble.
Est-ce la vérité qui parle dans mon coeur,
Ou si c'est seulement la crainte et la douleur ?

SCÈNE IX.
La Princesse, Phèdre, Argire.

LA PRINCESSE.

1355 Phèdre, si tu le sais, dis-nous ce qui se passe ?

PHÈDRE.

Aussitôt que la Reine a paru dans la place,
Le respect naturel que lui doivent les cœurs
A dissipé l'orage et calmé les rumeurs.
Cette crainte qu'en nous le juste Ciel imprime,
1360 Pour ceux qu'il fait régner par un droit légitime,
Impose le silence aux plus séditieux,
Gelon a, de la voir, rendu grâces aux Dieux,
Jusqu'alors arrêté par une injuste foule,
À l'aspect de la Reine il voit qu'elle s'écoule ;
1365 Il s'approche, il lui parle, il se jette à genoux,
Lui marque son respect, nous le fait voir à tous ;
Lui jure qu'à ses droits plutôt qu'on fasse atteinte,
Son épée à nos yeux de son sang sera teinte.
La Reine parle au Peuple, et se fait écouter,
1370 Quelques uns à ses pieds vont enfin se jeter.
Et quand ce calme heureux sans doute allait renaître,
Nous avons vu Sostrate et ses amis paraître ;
D'une foule exécration on le voit escorté.

LA PRINCESSE.

Quoi, Sostrate ! Le traître, il n'est point arrêté ?

PHÈDRE.

1375 Les Gardes envoyés pour saisir le perfide
L'ont trouvé soutenu d'une troupe intrépide.
Ils ont été défaits, Madame, et contre nous
Les traîtres maintenant osent tourner leurs coups.
Mille traits sont partis dans ce désordre extrême ;
1380 On n'a point de respect pour la Reine elle-même.

LA PRINCESSE.

Dieux ! La Reine et Gelon, à leurs traits exposés,
Trouveraient-ils la mort que vous me refusez ?

SCÈNE X.
La Princesse, Phenix, Argire.

PHENIX.

Madame, pardonnez ma tristesse et ma peine,
Quand je vous viens ici reconnaître pour Reine.
1385 La Reine est morte.

LA PRINCESSE.

Ah, Ciel ! Argire, soutiens-moi,

PHENIX.

Sostrate a pu penfer que Gelon était Roi.
L'ordre d'être arrêté qui menaçait sa tête ;
La Reine qui tout haut crie encor qu'on l'arrête,
Tout excite sa rage et trouble son esprit;
1390 De son cruel abord rien ne nous garantit.
Mille traits sur le Peuple ont marqué sa furie.
Les plus audacieux tremblent lors pour leur vie.
La Reine à son péril dédaigne de songer ;
Ce n'est que pour Gelon qu'elle craint le danger.
1395 Loin d'éviter la mort à lui seul préparée,
Elle est près de ce Prince à son péril livrée.
Elle croit détourner les coups par son aspect,
Et que pour sa présence on aura du respect.
Rien n'arrête Sostrate, il se fait un passage :
1400 Tu vas régner, Gelon, reçois donc mon hommag ,
Lui dit-il ; mais lui-même il se livre à la mort.
Gelon vers lui s'avance, et par un prompt effort
Dans le sang du perfide il lave son offense.
Sostrate meurt. Milon en veut tirer vengeance :
1405 Il lance un trait fatal, quel démon le conduit !
La Reine en est frappée, et dans l'instant il fuit.
Elle fait quelques pas pour aller jusqu'au Temple,
Nous laissant de son zèle un glorieux exemple :
On veut la secourir, mais le coup est mortel.
1410 Elle invoque Diane, et meurt sur son Autel.
Nous poursuivons Milon, notre fureur l'accable
Nous avons déchiré ce monstre abominable.
On voit moins un combat qu'un carnage odieux:
Gelon aux ennemis paraît un de nos Dieux,
1415 Mais un Dieu courroucé, juste vengeur du crime.
Chaque coup de sa main immole une victime.
La fuite est le seul bien qui les puisse tirer
Des maux, où par eux même ils ont su se livrer.

LA PRINCESSE.

Je demeure immobile, et dans mon mal extrême
1420 À peine je me sens et me connais moi-même.
Allons, allons encore embrasser une soeur.
Pussions-nous l'embrassant expirer de douleur.

SCÈNE DERNIÈRE.

La Princesse, Gelon, Phenix, Argire, Phèdre

GELON.

Madame, je ne viens avec vous que me plaindre.
Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouviez craindre.
1425 Je vous connais. Je sais qu'un Trône, et ses appas
De la mort d'une soeur ne vous console pas.
Du moins si la vengeance adoucit une perte,
Cette triste douceur à vos voeux est offerte.
1430 Les criminels sont morts, et le parti qui fuit
Par le Peuple irrité dans peu sera détruit.

LA PRINCESSE.

Vous devez être sûr de ma reconnaissance,
Mais de vous la marquer la douleur me dispense.
Cependant, si je vis, je vous garde ma foi ;
Vous aurez tous les voeux et du peuple et de moi.

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux Conseillers, les gens tenants nos Cours de Parlements, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé P. J. RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiterait continuer à faire réimprimer et donner au public le Théâtre Français ou Recueil des meilleures Pièces, Oeuvres de Théâtre de Campistron, s'il Nous plaisait lui accorder nos lettres de privilège à ce nécessaires ; s'offrant pour cet effet de le faire réimprimer en bon papier et beaux caractères, suivant la feuille imprimée et attachée pour modèle sous le contre-scel des présentes : À CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit exposant, nous lui avons permis et permettons par ces présentes de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément et autant de fois que bon lui semblera, sur papier et caractères conformes à ladite feuille imprimée et attachée tous notre dit contre-scel, et de les vendre, faire vendre et débiter partout notre Royaume pendant le temps de 6 années consécutives, à compter du jour de l'expiration du précédent privilège. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous libraires, imprimeurs et autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire aucuns desdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit ; d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuilles séparées ou autrement, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant ou de ceux qui auraient droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audits exposant, et de tous dépens, dommages et intérêts. À la charge : ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ces livres sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, et que l'impétrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725. et qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les approbations y auront été données ès mains de notre très cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, et qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, et un dans celle de notre très cher et féal Chevalier Garde des Sceaux

de France, le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir l'exposant ou ses ayants cause, pleinement, et paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis et nécessaires sans demander autre permission, et nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, et Lettre à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le 19 Août l'an de grâce 1734, et de notre Règne le 19.

De par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires et Imprimeurs de Paris N. 778, folio 761 conformément aux anciens Règlements confirmés par celui du 2 Février 1723. À Paris le 2 octobre 1734. Signé, G. MARTIN, syndic.

De l'imprimerie VALL[E]YRE, Fils

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Tomes, IV. V. VI. VII. VIII. IX. et X. du Théâtre Français. À Paris le 3, Août 1734. Signé, GALLYOT.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].